CAUSERIE PUBLIQUE, 1981

Où se situe la famille à une époque de transition?

Mme Elise Boulding

Ma perception de la famille, que je vais vous exposer dans cette causerie, diffère des thèmes dominants de l'heure qui donnent dans le plus pur pessimisme. Dans une large mesure, cette perception est le fruit de ma propre vie d'activiste au sein d'une minorité non conformiste.

J'appartiens à un groupe culturel dissident de familles. Nous nous considérions nous-mêmes comme une communauté de familles occupée à changer le monde autour de nous. Nous avons passé les années 50, les années 60 et les années 70 à tâcher de réédifier la société ambiante. Nous voici déjà à l'orée des années 80, et je suppose que la même ardeur nous anime. Certains d'entre nous font maintenant partie de la génération des grands-parents. C'est vous dire que j'envisage la famille comme un genre très particulier d'instrument social, et les liens interfamiliaux comme une façon très spéciale d'aborder le changement social.

On se plaît à raconter que la famille traverse une période de difficultés sans précédent, qu'elle est peut-être menacée d'extinction. Notre société, n'est-ce pas, foisonne de célibataires. Eh bien, commençons par remonter le cours de l'histoire et nous y découvrirons quelques constantes sur la famille.

Chaque société crée ses propres formes familiales

Mes propres recherches historiques et démographiques des civilisations passées m'ont permis de découvrir que la proportion des femmes sans conjoint, c'est-à-dire les célibataires, les veuves, les séparées et les divorcées, est demeurée à peu près inchangée à travers l'histoire. Environ le tiers des femmes se tiraient d'affaire sans mari. Les deux autres tiers vivaient dans divers contextes familiaux, dont l'agencement variait d'une société à l'autre. Ces proportions relatives n'ont jamais changé. Passant des documents historiques aux Annuaires démographiques des Nations Unies, j'ai constaté la même chose après avoir consulté les données statistiques de l'ensemble des pays du monde pour l'année 1970 : une femme sur trois est sans conjoint. À cet égard, la situation de la femme ne s'est pas modifiée.

Autre constante que l'on relève à travers l'histoire : chaque société a créé des formes familiales conformes à ses besoins et a fait preuve d'esprit d'invention à cet égard.

Chaque société a créé des formes familiales.

L'une des périodes de l'histoire que je préfère, c'est le Moyen-Âge, marqué en Europe par les grands mouvements de migration de la campagne féodale vers les villes telles Paris. Des milliers de femmes arrivaient en ville et, dans les agglomérations urbaines du Moyen-Âge, il n'y avait place en ville, pour les femmes célibataires, que dans des bâtiments particuliers réservés aux prostituées. Les campagnardes migrant en ville n'entendaient nullement vivre dans un milieu de prostituées. Elles créèrent donc des communes féminines sous la protection de l'Église. Il ne s'agissait pas de couvents, mais bien de communes non confessionnelles placées sous la protection de l'Église.

Ainsi se sont formées des communes d'hommes, des communes de femmes et des communes rurales. Lorsque la régression économique sévissait, il se formait des groupes de 20, 30, 40 et même parfois de 200 personnes vivant ensemble en communes appelées frèrêches en Europe de l'Ouest ou zadruga en Europe de l'Est. Il s'agissait d'aménagements de vie familiale et communale conformes aux besoins de l'époque, qui permettaient aux gens de partager les outils, les ressources et la terre, de prendre soin les uns des autres, de s'occuper des enfants, d'être productifs et de vivre confortablement.

Les familles et la société interagissent et s'adaptent entre elles

Chaque époque invente les formes familiales dont elle a besoin. La forme familiale particulière qui comprend la mère, le père et les enfants, et que nous avons tendance à tenir pour « le modèle familial » de notre époque, n'est que l'une de ces formes familiales. Il y a toujours eu des foyers monoparentaux, il y a toujours eu des familles élargies, il y a toujours eu des foyers groupant des personnes non apparentées entre elles, mais unies pour des raisons de commodité économique, politique et sociale. Au 19e siècle, toutes sortes de groupes venus d'Europe ont immigré en Amérique du Nord, y créant des communautés de plein gré et pratiquant diverses formules de vie communale.

L'histoire de ces sociétés ressemble à la plus récente vague de communes à laquelle nous avons assisté au cours des années 50, 60 et 70. Après la deuxième Grande Guerre, des tas de jeunes, vers la fin des années 40 et au début des années 50, se groupaient aussi en communes, mais elles faisaient moins de bruit que celles de la fin des années 60 et des années 70. Ainsi, depuis plusieurs siècles, divers genres de communes ont pignon sur rue en Amérique du Nord, et c'est encore le cas aujourd'hui. À mon avis, au lieu d'envisager cette étonnante variété de formes familiales comme le coup de grâce asséné à la famille, il convient davantage d'éprouver la plus vive admiration devant l'ingéniosité des gens qui ont réussi des réaménagements familiaux lorsque, pour quelque raison, la famille au sens traditionnel du terme n'était pas disponible.

La famille est un instrument pour concevoir l'avenir

Le thème fondamental de ma causerie, c'est que la famille constitue le mécanisme adaptateur de la société qui nous aide à traverser sans encombre les « zones de perturbation » alors que nous passons d'une époque à une autre. Elle pourvoit l'ordre social de cette élasticité qui nous permet de nous allonger et de nous contracter, de modifier nos schèmes de grandeur, de groupement et d'organisation. En outre, j'estime que la famille est un creuset propice à la création de ce qui est autre, de ce qui est différent, de ce qui est novateur. C'est à la fois l'adaptatrice et la créatrice du nouveau. La famille, c'est un instrument qui permet de concevoir les options de l'avenir.

Créer l'image d'un avenir différent, cela revêt beaucoup d'importance à notre époque. Il nous faut comprendre quelles options d'avenir nous créons effectivement grâce aux œuvres de notre imagination que sont les ouvrages littéraires, les romans, les pièces de théâtre, les journaux et, d'une manière générale, toutes les manifestations de la culture contemporaine. Nous sommes fébrilement occupés à composer les images d'une société future possible.

Ceux d'entre vous, nés vers 1920, qui avez mon âge, vous avez grandi comme moi à une époque qui nous inculquait la conception suivante de l'avenir : la science et la technologie allaient créer une société pacifique, juste et libre, qui ne connaîtrait plus jamais la guerre, la maladie et la misère. Au début du siècle, on était convaincu que ce genre d'avenir était possible, que les spécialistes des sciences sociales et des sciences physiques, conjuguant leurs efforts, pouvaient concevoir une société dépourvue de tout problème social. Nous étions convaincus que les gens pouvaient vivre ensemble dans la paix et dans l'abondance. C'est ce que je pensais du temps de ma jeunesse, et je n'arrive pas à me départir complètement de cette conviction: que la race humaine sera sauvée par la science et la connaissance.

> *La famille [...] est à la fois l'adaptatrice et la créatrice du nouveau. [Elle] est un instrument qui permet de concevoir les options de l'avenir.*

Le mouvement futuriste du présent siècle nous a appris, grâce surtout aux travaux de Fred Polak, historien et sociologue hollandais (*Images de l'avenir*) que les images de l'avenir que créent les gens ont pour effet de concrétiser cet avenir. Il ressort de l'analyse macro-historique de Polak, remontant aux anciennes civilisations des Sumériens et des Israélites, à l'Âge de la lumière ainsi qu'aux premières phases de la Révolution industrielle, que les images projetées en science-fiction, notamment au cours des deux derniers siècles, deviennent les reflets d'un ordre social possible généralement accepté par la société. Les gens commencent à adopter des comportements qui concrétisent ces visions d'avenir. En d'autres termes, le comportement est mis par magnétisme au service de l'image de l'avenir que crée toute société, ce qui a pour effet de la faire passer à la réalité.

Au cours du présent siècle, nous avons été magnétisés par une conception scientifique et technologique de l'avenir. Nous nous sommes lancés dans les laboratoires scientifiques, nous nous sommes attelés à la planification sociale. Sociologues, politicologues, psychologues et économistes ont tous œuvré à l'édification sociale et à l'aménagement social : l'éventail va du socialisme et du marxisme jusqu'au laissez-faire capitaliste qui fait miroiter l'image d'une main invisible et bienveillante créant la bonne société. Mais en ce moment, ces images inspirées de la technologie et décantées en toute bonne foi grâce à d'énormes sacrifices d'énergie et d'efforts humains, s'écroulent autour de nous comme des châteaux de cartes.

Pendant un certain temps, il nous a paru possible d'ériger une paroi technologique capable de protéger les humains contre la guerre, la faim et la maladie. Force nous est de constater aujourd'hui que la technologie militaire débouche sur un degré incroyable d'insécurité planétaire. Dans les principaux pays industrialisés, les plus brillants sujets, à peine sortis des écoles d'ingénierie, de sciences et de technologie, se précipitent vers la fabrication des armements. Voilà ce que nous a donné l'accumulation des connaissances : un incroyable sentiment d'insécurité. En technologie médicale, les meilleurs cerveaux réussissent à mettre au point de remarquables appareils de soutien vital en faveur de quelques personnes, alors que la masse des gens a fort peu accès aux services de santé. La technologie pédagogique a tant fait que le rendement scolaire de nos enfants laisse beaucoup à désirer. La mécanisation et l'automatisation accroissent la productivité, mais réduisent les gens au chômage.

Bref, ce recours à la science et à la technologie a produit une société qui, à bien des égards, nous détruit. La paroi technologique ne nous sert pas d'abri. Nous sommes terriblement vulnérables. Les risques nous submergent et nous en sommes tous conscients.

Il nous faut maintenant entreprendre de repenser les images de l'avenir. Et c'est précisément ce qui se passe : on est en train de réinventer ces images. Et ce phénomène de réinvention est étroitement lié au rôle de la famille.

Il nous faut maintenant entreprendre de repenser les images de l'avenir. [...] Et ce phénomène de réinvention est étroitement lié au rôle de la famille.

Au cours du 20e siècle, on a voulu nier l'importance de la famille et prétendre que nous pouvions nous en passer. Après tout, ne disposions-nous pas de professionnels capables de s'occuper du développement de l'enfant, de guérir les maladies, d'offrir des traitements thérapeutiques et des services de counselling? Mais nous sommes en train de découvrir que la formation de chaque être humain est une tâche extrêmement difficile, extrêmement délicate et que, tout bien considéré, c'est au sein de la micro-communauté qu'est la famille que cette formation se réalise. La coquille technologique n'est pas propice à la formation des êtres humains.

Bon nombre des mouvements sociaux qui ont cours et des mouvements de retour à la terre sont marqués au coin de la redécouverte. Ces mouvements s'efforcent, de quelque façon, d'affirmer des valeurs globales et intégrées. Ils reconnaissent tous qu'il nous faut revenir à la formation authentique des êtres humains pris individuellement. On redécouvre la famille et les groupements familiaux.

Par famille, j'entends tout genre de groupe qui fournit un cadre à résonance familiale. Je range dans cette catégorie les foyers des personnes qui vivent seules, puisque dans bien des cas elles maintiennent un réseau familial de relations, et cela aussi, c'est un type de famille. Tout ce que les êtres humains édifient ou sustentent à travers le temps constitue une famille. La nouvelle caractéristique de notre époque, c'est que nous en tenons compte, que nous faisons cas du façonnement des rapports humains. Le groupement familial est particulièrement bien placé pour réussir ce façonnement des personnes d'autant plus que la famille se mue en instrument d'analyse de la complexité de la planète.

Les familles sont façonnées par le passé et s'adaptent toujours

Lorsque je parle de l'importance de la famille et de la redécouverte de la microcellule familiale, ne vous méprenez pas sur le sens de mes propos. Je n'annonce pas l'abandon de la société planétaire ni des relations internationales en faveur d'un retour à quelque simple bon vieux temps. Nous ne revenons jamais en arrière. Nous sommes toujours projetés vers l'avant. Mais ce qui devient possible au sein de la famille, pour peu que nous en fassions délibérément un instrument en vue de devenir citoyens de la planète, c'est qu'elle peut nous initier à la complexité.

Il suffit d'y réfléchir : le fait de grandir dans une famille comptant des vieillards, des gens d'âge mûr et des enfants, bref un groupe où tous les âges sont représentés, constitue le genre d'expérience humaine le plus complexe qui soit, acquis directement dans le milieu le plus intime de chacun. Quotidiennement, chaque membre du groupement familial est plus vieux d'une journée que la veille. Les gens changent presque chaque jour, surtout pendant l'enfance. Les jeunes grandissent, les vieux rétrécissent. Que nous soyons en croissance ou en décroissance, nous changeons continuellement de taille et de forme, nous nous amincissons, nous nous alourdissons, nous avons besoin d'autres vêtements, nous nous faisons d'autres amis, nos aspirations et nos perceptions évoluent, notre façon d'analyser les renseignements relatifs à l'environnement se modifie. Qu'il s'agisse d'une famille petite ou nombreuse, chaque membre de la famille réunit en lui-même une panoplie complexe de souhaits, d'aspirations et de besoins.

Qu'il s'agisse d'une famille petite ou nombreuse, chaque membre de la famille réunit en lui-même une panoplie complexe de souhaits, d'aspirations et de besoins.

Ce qu'il y a de merveilleux au sein du contexte familial, c'est que chacun négocie ces changements chaque jour que la Providence amène. Vous ne pouvez pas réagir aux autres membres de votre famille, sans vous créer des ennuis, en fonction des personnes que vous avez connues la veille. On vous invectivera immédiatement si vous traitez un frère, une sœur, un parent ou un enfant en fonction de ce qu'ils ignoraient hier et non pas de ce qu'ils savent aujourd'hui. Vous ne pouvez simplement pas les traiter en tenant compte de leurs perceptions de la veille. Ils en savent plus sur le monde aujourd'hui qu'ils n'en savaient la veille, et ils répugnent à être traités comme quelqu'un qui ne comprend pas. Le passage du tricycle à la bicyclette et de la bicyclette à la voiture de promenade saute aux yeux, car il s'agit d'une transition d'envergure. Mais de petites transitions ont lieu chaque jour.

Bref, à l'intérieur du groupement familial, sans même que nous ayons à nous y arrêter pour y réfléchir, nous négocions des changements extraordinaires marquant chaque personne de notre entourage, nous changeons nous-mêmes et nous adoptons notre comportement aux autres. Bien entendu, je décris le phénomène de façon analytique. Normalement, ce n'est pas en ces termes que nous l'évoquons.

Les familles nous enseignent la complexité

Enseignant la complexité, la famille présente un autre avantage: un courant instantané de rétroaction. Vous pouvez poser toutes sortes de gestes insolites au travail, en classe, dans la communauté : il se peut fort bien que pas un seul commentaire ne relève les erreurs ou les bonnes actions que vous avez faites. En famille, les réactions ne se font pas attendre. « C'était très gauche! » ou « C'était bien réussi! » Nous n'apprenons que dans la mesure où notre comportement suscite une rétroaction. Dans ce microcosme qu'est la famille, nous bénéficions d'un courant ininterrompu de rétroaction sur la qualité de nos jugements et sur ce qu'en pensent tous les autres membres de la famille.

Je dois vous donner l'impression d'évoquer une famille utopique, idéale de compréhension mutuelle. Je vous assure qu'il n'en est rien. Les erreurs, les conflits, les chicanes et les disputes au sujet de la voiture familiale, de l'argent de poche accordé aux enfants, bref, toute cette toile de fond d'hostilité fait partie du réseau de rétroaction qui nous permet de mûrir et de pouvoir évoluer dans un environnement complexe en mutation accélérée. Toutefois, nous ne sommes pas conscients, pour la plupart, de ce que nous apprenons au foyer. Mais cette complexité nous accompagne dans la société en général et nous rend capables de formuler consciemment des jugements sur les aspirations et les besoins changeants des gens. Nous puisons constamment aux connaissances acquises au foyer, mais on ne nous a pas appris à le reconnaître. J'estime qu'il est temps de le faire et de commencer à tirer profit de cet apprentissage fondamental de la complexité.

Nous puisons constamment aux connaissances acquises au foyer, mais on ne nous a pas appris à le reconnaître.

La taille de la famille constitue un précieux avantage. Je participe à plusieurs projets de recherche sur nos capacités d'adaptation aux catastrophes, aux changements climatiques, à la destruction infligée par la guerre. Chaque fois qu'on s'emploie à élaborer un micromodèle en vue de tenir compte des besoins particuliers de tous les individus qui composent une foule de gens, on aboutit à un échec : plus nombreux sont les gens qui font l'objet de la planification, plus les différences particulières sont tout bonnement laissées de côté. Les groupes qui s'adaptent le mieux aux calamités de toutes sortes – inondations, famines, sécheresses, guerres – sont les groupements de type familial. Ils peuvent resserrer leurs rangs et redistribuer les fonctions. Le groupe familial est en mesure de réagencer l'usage qu'il fait de son environnement plus rapidement que tout autre groupe plus nombreux. C'est le groupe capable de s'adapter par excellence.

Ce n'est pas par un pur effet de hasard que les mouvements séparatistes ethniques – je sais que la question est un peu délicate au Canada – surgissent un peu partout. Je ne parle pas du séparatisme politique, mais uniquement des mouvements d'autonomie ethnique lancés par des groupes qui cherchent à être reconnus comme différents des autres groupes composant leur société. Il y a plusieurs années, j'ai fait un relevé des ethnies à travers le monde. Aussi ai-je découvert qu'il n'existe que quelques pays sans groupe identifiable cherchant de quelque façon à se détacher de la société nationale. Si je ne m'abuse, le Luxembourg est l'un des deux pays qui ne compte aucune espèce de minorité ethnique. Même dans mon propre pays d'origine, la Norvège, on relève les minorités laponnes et gitanes, en quête d'autonomie, avec leur langue propre, des coutumes et des traditions médicales différentes, des valeurs différentes appliquées en éducation, etc.

Le groupe familial est en mesure de réagencer l'usage qu'il fait de son environnement plus rapidement que tout autre groupe plus nombreux. C'est le groupe capable de s'adapter par excellence.

Les familles sont des unités de résolution de problèmes

Fait à noter, ces groupes qui cherchent à être reconnus comme tels se tournent traditionnellement vers la famille pour résoudre leurs problèmes. Ils ont des traditions d'entraide mutuelle sur le plan de la subsistance. Ils réussissent à trouver de la nourriture dans un environnement qui en recèle fort peu. Ils *savent* comment dénicher des plantes comestibles dans les sous-bois. Ils ont leurs propres traditions d'éducation, de guérison, d'entraide mutuelle. En Amérique du Nord, les autochtones redécouvrent et préservent leurs propres aptitudes et connaissances pratiques de survie, inaccessibles aux Anglo-américains urbanisés. Ce phénomène du groupe familial qui préserve et qui transmet des aptitudes pratiques de survie en cas de temps dur est absolument universel.

Dans presque tous les pays du monde, on trouve des groupes qui déclarent: « Nous avons une culture propre sur laquelle nous allons miser pour assurer notre mieux-être, car le gouvernement central n'applique pas des politiques justes. Les bureaucraties de notre société nous laissent beaucoup plus que notre part de chômage et de maladie. Nous allons compter sur notre propre culture traditionnelle, nos cultures familiales pour nous inspirer une meilleure vie. » Ce qu'on appelle la « périphérie celtique », dans les îles britanniques, illustre bien cette réalité. Les groupes celtiques du pays de Galles, de l'Écosse et de l'Irlande sont en quelque sorte sortis perdants de la modernisation et du développement. Le revenu y est moins élevé, le chômage y sévit davantage, les écoles, les programmes de soins de santé laissent à désirer, etc. En l'absence d'un juste système de redistribution, ils s'en remettent à la culture familiale, au savoir-faire familial.

La famille est plus qu'un instrument d'adaptation: c'est un instrument de changement.

Conséquemment, dans tous les pays, le savoir-faire familial est indispensable à la survivance sociale. La famille est plus qu'un instrument d'adaptation : c'est un instrument de changement. Alors que la société est aux prises avec de nouvelles notions de dévolution des rôles suivant le genre, c'est au foyer que le comportement pratique est refaçonné. Bien sûr, il nous faut remanier nos manuels scolaires afin qu'ils présentent des images plus diversifiées de l'homme et de la femme, qu'ils n'affublent pas toutes les femmes d'un tablier. Néanmoins, le partage du travail, le partage des tâches parentales, bref, les habitudes qui changent et refaçonnent la personne humaine se contractent au foyer. À moins que nous n'ayons l'occasion d'assumer de nouveaux rôles, les envolées de rhétorique politique resteront lettre morte. Les beaux discours ne transformeront pas de sitôt notre société.

Les familles vivent un « présent qui englobe deux siècles »

Outre sa taille et sa valeur de laboratoire social qui en fait un instrument de changement, la famille est pourvue d'une caractéristique spéciale : sa structure transgénérationnelle lui permet d'appréhender l'espace temporel et le cheminement social. Nous souffrons, notamment à notre époque, d'une conception étriquée du cheminement social. On a l'impression que tous les événements de quelque importance sont survenus au cours des dix dernières années et qu'avant cela, c'est de l'histoire ancienne. Mais une ou deux décennies, c'est une tranche temporelle trop mince pour nous permettre de comprendre la nature des changements qui se font jour dans la société. Le caractère intergénérationnel des rapports familiaux nous permet de cerner des travées temporelles plus étendues.

Je livre à votre réflexion un concept que je trouve fort utile : celui du présent englobant deux siècles. Il s'agit d'un présent authentique dans le contexte familial. Je m'explique. Nous sommes aujourd'hui le 19 mars 1981. À une extrémité du présent qui englobe deux siècles, c'était le 19 mars 1881, soit le jour de la naissance des gens qui célèbrent aujourd'hui leur centième anniversaire. À l'autre extrémité du présent prolongé, ce sera le 19 mars 2081, soit le centième anniversaire des bébés qui voient le jour aujourd'hui. Peut-être votre famille ne compte-t-elle aucun centenaire, ni aucun nouveau-né à l'heure actuelle. Néanmoins, parmi les membres de votre famille élargie et parmi les personnes qui entretiennent avec vous d'étroits rapports familiaux, certains sont sans doute nés il y a près d'un siècle et d'autres vivront encore dans cent ans.

Songer que cette durée englobe le vécu actuel des gens que vous connaissez et qui vous sont chers, c'est la rendre d'emblée accessible et habitable. C'est véritablement notre envergure temporelle; cette étendue de deux siècles nous appartient. C'est notre espace vital. Et c'est à l'intérieur de cet espace que nous devons réfléchir, planifier, juger, évaluer, espérer et rêver. Ce prolongement de ce que nous considérons normalement comme notre avenir et notre passé, intégré à notre expérience présente, nous permet de mieux assimiler les changements.

Le caractère intergénérationnel des rapports familiaux nous permet de cerner des travées temporelles plus étendues.

La famille transforme la personne en intervenant de l'histoire

« Nous ne savons plus à quoi nous attendre », disons-nous. « Voyez le résultat des élections présidentielles aux États-Unis. Voyez les exagérations du mouvement féministe. Quel sera le prochain mouvement de libération? » Pourtant, depuis cent ans, femmes, noirs, autochtones d'Amérique, enfants, vieillards, handicapés et immigrants ont tous acquis un sentiment de plus en plus profond de leur identité et de leur dignité personnelle. La promotion des droits de l'homme n'était pas superflue en ce siècle. De nouveaux objectifs sociaux, de nouvelles valeurs et de nouveaux concepts émergents de décennies de luttes, d'efforts d'imagination, d'édification pénible et quotidienne de rôles sociaux. Ce que nous faisons maintenant n'est qu'un élément de ce très long cheminement, à l'intérieur duquel il nous faut replacer tout ce que nous ferons au cours de la décennie qui s'amorce. Vous pouvez écouter des exposés et lire des ouvrages de portée historique. Mais la véritable portée de la famille comme creuset de l'histoire, c'est que la relation familiale transforme la personne que vous êtes en intervenant de l'histoire, plutôt qu'en lecteur passif de la geste historique.

[La] véritable portée de la famille comme creuset de l'histoire [est] que la relation familiale transforme la personne que vous êtes en intervenant de l'histoire, plutôt qu'en lecteur passif de la geste historique.

Le sentiment d'identité personnelle peut prendre une grande envergure pour peu que l'on puise dans l'expérience de la vie familiale. Bien des gens ne tiennent pas leur famille pour cette perspective historique vécue au présent. Nous ne partageons pas, autant que nous pourrions le faire, cet avantage transgénérationnel de la famille. Il s'agit d'un outil que nous avons à notre portée pour favoriser ce genre de partage, et je vous indiquerai dans quelques instants comment on peut y recourir à cette fin. Il n'est pas nécessairement employé de cette façon mais, lorsqu'il l'est, il se transforme en levier puissant de raffermissement en période d'évolution accélérée.

Le groupe social qu'est la famille nous aide aussi d'une autre façon à faire face au changement : il morcelle en segments la trame continue du changement progressif. La famille s'écrie : « C'est l'anniversaire de Suzanne. Elle a vieilli d'un an aujourd'hui. Mon Dieu! Comme elle a grandi. » Ou encore : « C'est l'anniversaire de grand-maman. » Et tout le monde pense qu'elle est plus frêle que l'an dernier. Dans l'optique de l'individu, la journée d'anniversaire n'est pas différente de toute autre journée de l'année. Personne n'y assume subitement de nouvelles caractéristiques. Mais en famille nous posons des jalons le long de la trame continue du changement graduel, ce qui nous permet d'assimiler les changements survenus peu à peu. Un barmitzvah, une cérémonie de confirmation, la fête qui s'ensuit, un cinquantième anniversaire de mariage, toutes ces cérémonies nous permettent de faire une pause, de réfléchir à cette occasion qui touche un membre de notre cercle de famille. Cela nous aide à porter des jugements sur le changement et le développement que nous aurions peine à formuler à l'intérieur d'un courant continuel et ininterrompu de changement.

La vie de famille s'organise autour d'une série de démarcations rituelles du changement qui nous donnent une prise sur les processus mêmes de l'évolution. Ces démarcations rituelles nous permettent de mesurer, d'évaluer, de nous arrêter pour réfléchir et faire des projets d'avenir. Sans doute avons-nous tous, à un moment ou à un autre, pris des résolutions du jour de l'An. Si nous ne les avons pas tenues, nous aurons la chance de recommencer l'an prochain. Le jour de l'An n'est-il pas une grande invention? Nous disposons d'une année entière pour réaliser des modifications utiles et des projets d'amélioration sociale. De même, les fêtes de Noël et de Pâques, la période du carême et le temps des moissons constituent des jalons démarquant l'année, nous incitant à faire l'inventaire des garde-manger de la maison. Bien entendu, dans une société industrielle, il suffit de se rendre à l'épicerie pour se ravitailler. Mais dans la perspective historique, ces moments de l'année incitaient les gens à dresser l'inventaire, à déterminer le rythme nécessaire de la consommation et des économies à réaliser. Nous serons peut-être contraints à l'avenir de recourir plus fréquemment à ces « occasions d'évaluer » que nous ne l'avons fait dans le récent passé. Les rituels et les fêtes sont de grandes inventions sociales qui nous permettent de dresser le bilan de nos possessions et de nos vies dans la sécurité du giron familial.

Les rituels et les fêtes sont de grandes inventions sociales qui nous permettent de dresser le bilan de nos possessions et de nos vies dans la sécurité du giron familial.

Les familles jouent un rôle de premier plan

L'habitude d'économiser, de mettre en commun, d'optimiser, de tirer le plus grand parti possible des choses dont on dispose en petite quantité seulement : voilà une autre caractéristique de la famille qui en fait un instrument unique en son genre pour faire face au changement accéléré. Lorsqu'il se produit une sécheresse ou une catastrophe, ce sont les entités familiales qui réalisent la maximisation des ressources. Planificateurs et secouristes de l'État, responsables de la macro-distribution des ressources, seraient perdus sans ces microadaptations des entités familiales face à la rareté des ressources.

Si nous nous tournons vers des genres plus positifs de changements, il nous vient à l'esprit tous les groupements culturels dissidents de familles qui ont littéralement voulu créer une société différente. Ainsi, les mormons, en s'établissant au Utah, ont créé un modèle de société agricole et familiale très pratiquement adaptée à une période extrêmement difficile de régression économique et de pénuries de produits agricoles. De tous les coins des États-Unis, des femmes sans foyer, sans emploi et sans situation familiale ont accouru en foule vers l'Utah pour se joindre aux familles mormones et trouver une place dans la société. La structure de la famille mormonne était une invention qui a aidé la société américaine à travers une période difficile.

Il en va de même de la plupart de nos cultures dissidentes. Ainsi les « Panthères grises », invention d'un genre quelque peu différent, se sont évertuées à regrouper en contextes familiaux des personnes déplacées, sans foyer et sans moyen de subsistance. De la même façon, le mouvement des « Black Muslims » (musulmans noirs) a joué un rôle de premier plan aux États-Unis, se servant de l'approche familiale pour créer un milieu communautaire chaleureux accueillant des gens lésés, blessés, déplacés et persécutés. Bien entendu, certaines sous-cultures familiales sont pathologiques, telle la famille Manson. Que ces cas pathologiques nous désolent, cela fait ressortir l'importance que nous attachons tous au fonctionnement harmonieux de la famille.

Chaque famille est une « microsociété »

Nous pouvons envisager chaque famille ou chaque groupement familial comme une microsociété qui choisit un cheminement de vie. Au cours des deux derniers jours, dans le cadre du colloque de l'Institut Vanier, nous avons discuté des diverses options de style de vie, et nous avons constaté que la plupart des gens, au cours de leur vie, disposent en réalité d'une gamme de choix fort limitée. Il existe tellement de contraintes, il y a tellement de choses que l'on ne peut faire, tellement d'occasions qu'il faut laisser tomber en raison de l'âge, du sexe, du niveau d'instruction, des antécédents économiques, et j'en passe. Effectivement, chaque famille, compte tenu des ressources et des occasions dont elle dispose, choisit le genre de microsociété qu'elle entend être. La cellule familiale est, à son mieux, une entité de choix culturel. Mais, dans le cas de la famille industrielle, ce choix ne peut être exprimé de façon autonome, car aucun groupe familial ne peut subsister en isoloir.

Nous pouvons envisager chaque famille ou chaque groupement familial comme une microsociété qui choisit un cheminement de vie.

Songez à une soirée tranquille passée avec la famille à la maison, porte fermée et rideaux tirés, et à toutes les activités que vous y menez de front : vous vous occupez de « projets communautaires » au téléphone; vous préparez une réunion; vous rédigez des messages ou des notes au sujet d'une réunion; vous faites des lectures sur un sujet qui vous intéresse particulièrement; vous lisez le journal ou vous écoutez la télévision pour vous tenir au courant de ce qui se passe dans le monde; vous dressez des listes d'emplettes; vous arrêtez la date du prochain examen médical des membres de votre famille; ou vous songez à la prochaine réunion parents-maîtres qui aura lieu à l'école.

Bref, on fait des tas de choses en milieu familial qui intéressent l'ensemble de la communauté et la qualité de la vie publique. D'autre part, quand on évolue dans la communauté, on y fait aussi des tas de choses pour mousser la qualité de sa propre vie de famille. Si, au cours d'une réunion à l'école, vous formulez des critiques au sujet des cours de musique, de langues ou de mathématiques, c'est à la qualité de la vie de votre enfant que vous vous intéressez, et cela fait partie de la vie familiale. Vous intervenez en tant que membre d'une famille et vous le faites, non seulement pour votre propre enfant, mais aussi pour ses petits camarades.

Bref, on fait des tas de choses en milieu familial qui intéressent l'ensemble de la communauté et la qualité de la vie publique.

Nous édifions notre vie de famille partout où nous nous trouvons dans la communauté. Dans une large mesure, la qualité de notre vie familiale est tributaire de la proximité d'un centre d'achats, de l'existence d'un mail dans le centre-ville, des parcours d'autobus, des services de transports publics. Tous ces éléments empiètent sur la vie de famille. Ce que nous faisons dans la communauté, nous le faisons aussi pour notre famille, et ce que nous faisons pour notre famille, nous le faisons aussi pour la communauté. La famille est le point de jonction entre la vie privée et la vie publique.

Des communautés fortes contribuent à la bonne santé des familles

Je vous ai peut-être donné l'impression que tout le monde a à sa portée cette merveilleuse institution qu'est la famille, que tous peuvent bénéficier du soutien inaltérable d'un milieu familial, lequel produira toujours des êtres socialement constructifs. Pourtant, nous savons bien, vous et moi, que la violence au foyer est à la hausse. On a plus de chances d'être assassiné par un membre de sa propre famille que par un étranger. On maltraite plus d'enfants et de femmes

que jamais, l'incidence du suicide, de l'alcoolisme, de la narcomanie et du divorce ne cesse de croître. Il m'arrive de penser que nous vivons tous dans une énorme ville-champignons en Amérique du Nord. Dans les villes en rapide expansion, les cas de pathologie sociale et les ruptures familiales surprennent moins qu'ailleurs. Comme les manifestations de violence s'intensifient autour de nous, c'est comme si nous vivions tous dans une énorme ville-champignons. Dans les circonstances, comment puis-je attribuer à la famille cette aptitude d'écoute, de sustentation, de préparation au changement social? Dans la mesure où des gens se battent et se tuent au foyer, ma thèse semble très éloignée de la réalité.

Je me contenterai d'émettre deux observations à ce sujet. La première, c'est qu'une famille peut détruire la communauté ambiante; autrement dit, la famille qui est vraiment mal en point peut être un agent destructif au sein de la communauté. La deuxième, c'est que la communauté mal en point peut aussi détruire une famille. Il y a cependant le revers de la médaille : la famille capable de sustentation et d'entraide mutuelle peut vraiment raffermir une communauté qui bat de l'aile; et la communauté pourvue de bonnes qualités d'accueil, capable de sustentation au niveau collectif peut vraiment raffermir une famille affaiblie.

[La] famille capable de sustentation et d'entraide mutuelle peut vraiment raffermir une communauté qui bat de l'aile...

C'est tout comme si deux dynamiques différentes se côtoyaient dans notre société contemporaine. Nous avons des pouvoirs de destruction, nous avons des communautés qui déchirent les familles, nous avons des familles qui rendent des communautés invivables. Mais nous avons aussi, parallèlement, les cycles salutaires de partage et d'affection.

Les recherches que je poursuis sur les villes-champignon visent précisément la question suivante : dans quelles conditions le partage est-il possible? Quand une collectivité souffre d'une incidence croissante de violence et d'actes criminels, quand on ne cesse d'y agrandir les services policiers et d'y faire venir des équipes supplémentaires de professionnels chargés d'ouvrir de nouvelles cliniques et d'offrir des services thérapeutiques correctifs, quand les journaux alimentent leurs manchettes à même l'horreur du crime et de la violence, qu'est-ce qui nous permettra de renverser tout ce courant? Dans quelles conditions les communautés deviennent-elles des contextes plus humains et plus sustentateurs pour ceux qui en font partie?

Nous constatons que dans les localités sujettes à une expansion rapide, certaines familles ont une capacité excédentaire de sustentation. Elles ne se replient pas sur elles-mêmes, mais s'ouvrent aux autres. On voit ces altruistes œuvrant dans les écoles, organisant les parents du voisinage en vue de contrer les manifestations locales de violence. Ils mettent sur pied des réseaux de soutien, ouvrent des boutiques économiques et trouvent moyen de distribuer des vivres aux gens dépourvus. La table des familles de chômeurs se garnit subitement de nourriture, sans qu'un donateur particulier soit identifié. Dans ces collectivités, au moment de la récolte, il y a des gens qui mettent en conserve jusqu'au dernier haricot de leur jardin et qui distribuent des centaines de pots et de boîtes de conserve aux familles dans le besoin.

Les familles forment les individus et les communautés

Cela ne règle pas le problème de l'injustice sociale et personne ne doit se leurrer à ce sujet. Permettez-moi de revenir à ce que je disais au sujet du façonnement des êtres humains. Pour survivre, la société a besoin de gens, hommes et femmes, capables de poser ces gestes sustentateurs. Aussi longtemps qu'on réservera exclusivement aux femmes la fonction de sustentation, la société demeurera rigide et passible de crises : c'est une tâche qui doit être assumée conjointement par les hommes et par les femmes. C'est au foyer qu'on acquiert les qualités pertinentes, le savoir, le savoir-faire, la faculté d'écouter et d'évaluer les réactions des autres. À cet égard, le foyer n'est pas le seul lieu d'apprentissage, mais il assume un rôle de premier plan. Si nous voulons que le travail des professionnels de l'aménagement social ait quelque utilité, il nous faut absolument étendre ce processus à d'autres endroits de la communauté, créer des milieux qui permettront à d'autres familles de relâcher leurs tensions afin qu'elles puissent à leur tour s'adonner à des activités de partage et d'affection.

C'est au foyer qu'on acquiert les qualités pertinentes, le savoir, le savoir-faire, la faculté d'écouter et d'évaluer les réactions des autres.

Comme je l'ai déjà signalé, nous avons supposé que la science, la technologie et la planification sociale réussiraient à créer une société utopique. Au lieu de quoi, notre univers ressemble à un camp militaire. Nous avons essayé de tout faire par le truchement de la science, et cela n'a rien donné. Bien entendu, nous ne pouvons pas nous contenter de nous rabattre sur nos familles et continuer à espérer l'émergence d'une société utopique. Tout n'est pas blanc, et tout n'est pas noir. C'est pourquoi j'estime que nous devrions envisager le foyer comme une institution participant à parts égales du voisinage et de la famille. Ses frontières sont ouvertes, de sorte qu'on n'est jamais absolument sûr d'être à l'intérieur ou à l'extérieur du cercle familial. Ainsi, est-ce la grand-mère en moi qui vous parle ce soir, ou la sociologue?

Nous apportons des éléments de nous-mêmes dans chaque cadre d'activité et de travail. À n'en pas douter, c'est un peu la grand-mère en moi qui vous adresse la parole ce soir. En tant que sociologue, les recherches que je consacre aux

villes-champignon m'amènent à analyser les quartiers de voisinage, les activités des gens dans des milieux différents, à cerner les comportements de soutien qui ont le plus grand effet d'entraînement et qui font le plus pour d'autres familles. Mais une partie importante de cette recherche consiste simplement à avoir des conversations avec des gens dans leur foyer, à regarder comment les enfants jouent dans les cours et les terrains de jeux, à suivre les gens à la piste pour voir ce qu'ils font et où ils le font. Nous les regardons édifier leur environnement par l'usage qu'ils en font.

Les efforts déployés en planification et en redistribution des ressources par les divers paliers de gouvernement doivent se rattacher à ces capacités, quelque faibles ou fortes qu'elles soient, qui prennent forme à l'intérieur des entités familiales. Trop souvent, et c'est déplorable, nous ne remarquons pas les manifestations d'entraide mutuelle autour de nous et, conséquemment, nous ne prenons pas comme point de départ ce potentiel déjà existant d'aptitudes humaines. Nous mettons en place des services professionnellement conçus qui ne sont pas synchronisés aux activités courantes de sustentation.

Le bénévolat des hommes constitue un autre important secteur de la recherche. Nous avons toujours supposé que les travaux de bénévolat au sein de la collectivité étaient l'affaire exclusive des femmes, que ces tâches non rémunérées, donc dépourvues de prestige et au fond avilissantes ne regardaient que les femmes. Au moyen de petits sondages auprès de mes étudiants, j'ai fait une découverte encourageante : les mâles consacrent au bénévolat un nombre surprenant d'heures chaque semaine. On n'en parle pas, on a l'impression qu'il s'agit de tâches rémunérées, mais ce n'est pas le cas. C'est bel et bien du bénévolat.

À mon avis, il importe d'observer avec attention ce que font vraiment les gens, ce que font vraiment les hommes, les femmes, les enfants. Nous pourrions ouvrir tout un autre champ d'enquête et voir comment les enfants participent à la solution des problèmes familiaux et sustentent leurs parents. Ces capacités de répondre aux besoins humains, il nous faut les discerner et en faire l'éloge, les reconnaître et les affirmer partout où elles se manifestent. Nous pourrons ensuite chercher à les raffermir grâce à nos connaissances pratiques sur le plan de l'aménagement social et de l'organisation de réseaux de soutien social, au lieu de supposer à priori que les familles, souffrant de faiblesse et de difficultés inhérentes, sont en mal d'assistance professionnelle. Si nous voulons nous acheminer vers la société de l'avenir, nous serions bien mieux avisés de repérer les forces humaines au lieu de nous en tenir simplement aux points faibles.

Ces capacités de répondre aux besoins humains, il [...] faut [...] les raffermir grâce à nos connaissances [...] sur [...] l'aménagement social et [le] soutien social, au lieu de supposer [...] que les familles, souffr[ent] de faiblesse et de difficultés [et] sont en mal d'assistance professionnelle.

La vulnérabilité et l'ouverture sont des outils d'apprentissage clé

L'un des plus grands obstacles qui nous empêche de bien reconnaître le rôle de la famille dans la société, c'est que nous tenons pour l'apanage des femmes le comportement qui s'incarne dans l'intervention secourable et sustentatrice, que nous assimilons cette fonction sustentatrice aux soins prodigués au bébé et au mari, alors qu'elle est effectivement liée aux conditions propices à toute expérience d'apprentissage humain. La personne pourvue de qualités de sustentation devient ouverte et vulnérable de sorte qu'elle peut absorber de nouveaux renseignements et réagencer mentalement les faits qu'on lui transmet sur le monde extérieur. L'apprentissage du savoir, c'est précisément cela. Pour pouvoir apprendre quoi que ce soit, il faut être vulnérable et ouvert. Si nous avons appris si peu à l'école, c'est que professeurs et examens nous inspiraient une sainte terreur. À son mieux, la famille est un contexte qui favorise ce genre d'ouverture et d'apprentissage du savoir, un groupe social à l'intérieur duquel nous apprenons à accepter les usages et les valeurs de la vulnérabilité.

La société n'encourage pas l'acquisition ni la manifestation de la vulnérabilité et de l'ouverture chez le mâle. Aussi longtemps que les hommes refuseront de se départir de leur façade d'invulnérabilité, nous serons asservis à l'image du cavalier à cheval, au recours à la force et à la puissance personnelle dans toutes les conjonctures publiques, à l'hégémonie, à l'exercice brut de l'autorité et du pouvoir. En acceptant que ce comportement de domination chez le mâle soit propice à la gestion des affaires publiques, nous laissons la tendresse au foyer et aux femmes. Cette façon de penser n'a aucun sens.

À son mieux, la famille est [...] un groupe social à l'intérieur duquel nous apprenons à accepter les usages et les valeurs de la vulnérabilité.

Le monde qui nous entoure ne correspond pas à cette représentation. Pour peu que nous prêtions attention aux signaux émanant des mouvements des hommes, des femmes, des enfants, des vieillards et des handicapés, des mouvements raciaux et ethniques, nous constaterons que chacun de ces mouvements s'articule dans une certaine mesure sur la découverte de l'identité personnelle de l'être humain. Ils font naître des conditions propices à la croissance, à la protection de la vulnérabilité chez des gens qui ont été bousculés par la société. La famille est un contexte privilégié pour apprendre de quoi retournent ces mouvements, pour acquérir les aptitudes débouchant sur la sustentation donnée et reçue. Chaque personne doit pouvoir être vulnérable afin de s'ouvrir à de nouvelles connaissances. Seule cette ouverture au savoir permettra de réaliser une société moins violente, plus pacifique et plus juste.

Notre choix de métaphores façonne notre vision de l'avenir

J'ai évoqué la métaphore du cavalier, et je m'empresse d'ajouter que nous devons être très prudents dans le choix de nos métaphores quand nous passons de la famille particulière, du façonnement de la personne qui s'y déroule, au façonnement de la société planétaire. En effet, les métaphores que nous utilisons exerceront une influence profonde sur la communauté mondiale et les structures publiques que nous édifions. Voulons-nous vraiment conserver l'image du cavalier, le modèle de la conquête et de la domination dans la conduite de la vie publique?

Les monuments érigés récemment dans les parcs diffèrent de façon étonnante de leurs prédécesseurs : on ne représente plus les personnalités publiques à cheval, mais bien assises sur des bancs, là où les tout-petits peuvent ramper à leur aise. Voilà à mon sens un indice fort révélateur d'une nouvelle conception des rôles publics, de la fonction sustentatrice dans le domaine public, d'un nouveau genre de leadership auquel peuvent aspirer sans crainte les hommes comme les femmes.

La famille est un contexte privilégié pour apprendre de quoi retournent ces mouvements, pour acquérir les aptitudes débouchant sur la sustentation donnée et reçue.

Nous aurions peut-être avantage à remplacer l'ancienne métaphore du cavalier qui chevauche sa monture autour de la planète pour nous en imposer et nous faire rester sages par l'image d'une famille réunie autour de la table pour le souper : la famille mondiale réunie à la table mondiale. Cette représentation constitue une métaphore humaine et fondamentale de partage. On distribue les plats, on divise les portions selon les besoins et les préférences de chacun. Servir le repas à une famille est une affaire fort complexe, et quiconque en a fait l'expérience le reconnaîtra. Toutes sortes de besoins différents s'y manifestent, et il est impossible de les satisfaire tous en même temps. Mais le climat général qui règne en est un d'ouverture et de partage.

La famille est un champ d'entraînement pour l'avenir

La famille est à la fois un champ d'entraînement et une métaphore pour le genre de société que nous souhaitons. Les formes de savoir-faire et les aptitudes analytiques acquises lors de la formation de jugements sur les besoins d'une famille et d'un voisinage qui se développent, nous pouvons les apporter avec nous de palier en palier et de sphère en sphère alors que nous passons de l'échelon local à l'échelle planétaire. Je n'entends pas donner dans un excès de simplification : les conflits n'en continueront pas moins de surgir et des besoins différents se manifesteront un peu partout. Mais l'altruisme, l'attitude sustentatrice, la vulnérabilité librement assumée, conviennent et conviendront toujours à la condition humaine, en tout temps et en tout lieu.